

***Jeudi 13 Mai 1999***

Rémy referma le livre de Didier Michel et le rangea sur l'étagère où il conservait les ouvrages récupérés dans les décombres des villages des alentours. Il s'assit face à Jacques, qui l'avait rejoint quelques minutes plus tôt. Ils restèrent plusieurs minutes silencieux. Rémy ouvrit la discussion :

— Je repense à mon attitude avant les événements. Je crois que, si j'avais lu un tel livre, j'aurais pensé que l'auteur était un farfelu, un illuminé, et que tout ça n'était qu'un ramassis de sottises, ou un canular d'étudiant attardé.

— Pour un canular, il aurait été assez brillant !

— Mais maintenant, je dois dire que je suis vraiment troublé. Comment se fait-il que les scientifiques aient rejeté ces idées, par quel mécanisme ? Et pourquoi n'a-t-il pas réussi à publier ?

— Cela n'a rien de surprenant. D'abord, son style n'est pas celui de Camus, et je comprends que les éditeurs l'aient refusé.

— Vous, les scientifiques, semblez être sur une autre planète.

— Merci... Et en ce qui concerne le jugement des scientifiques, je comprends ce qui s'est passé. Le point de vue d'un généraliste comme lui a dû nécessairement apparaître superficiel aux yeux des spécialistes de l'Académie qui ont examiné son texte...

— Oui, mais c'est le propre d'une approche pluridisciplinaire.

— Et puis il ne faut pas négliger l'inertie du monde scientifique dans son ensemble. Tu comprends bien qu'au-delà d'un certain âge, ayant contribué durant toute leur vie à bâtir certaines théories, les ayant enseignées à leurs étudiants, ayant parrainé des thèses qui les complètent ou les paraphrasent, les savants les plus chargés de titres et de responsabilités éprouvent une répulsion immense pour tout ce qui pourrait les amener à réviser leurs concepts, et les obliger à avouer qu'ils se sont trompés [125].

— Certes, et je comprends d'autant mieux que j'ai vu ce mécanisme à l'oeuvre dans le domaine religieux : il est plus facile de défendre le dogme que de réfléchir à la manière dont il se constitue.

— Comme en général ce n'est pas aux jeunes chercheurs à l'esprit ouvert et qui ont encore leur carrière devant eux qu'on demande de porter

les jugements, il ne faut pas s'étonner de l'accueil réservé habituellement aux théories nouvelles. Son rapport à l'Académie a sans doute été examiné par d'augustes professeurs, qui l'ont pris pour un pavé jeté impoliment dans leur jardin.

— Comme l'écrit Michel, ils ont reçu un sacré coup de pied dans le paradigme : certains ont dû en avaler leur noeud papillon. Mais tu avoueras que son argumentation est un peu légère, et qu'il ne démontre pas ce qu'il avance.

— C'est normal. Le processus des sciences fondamentales passe par la proposition de modèles explicatifs, qui tentent de rendre compte d'observations que les modèles précédents ne pouvaient pas prédire [240]. Un bon modèle nouveau doit faire des prédictions, c'est-à-dire énoncer des observations qui pourront être faites dans le futur, et aussi avoir la qualité d'être réfutable, c'est-à-dire que d'autres observations puissent au contraire l'invalider. Mais le fait qu'un modèle soit démontré par des centaines de pages de calculs ou des simulations informatiques, ne le rend pas nécessairement plus valable qu'un modèle simpliste qui rend compte des observations et qui fait des prédictions valables. Les modèles que tu trouves dans son livre ont ces qualités, donc ils sont scientifiques [254].

— Je pense aussi à la rupture dans le processus intellectuel des scientifiques que ses idées impliquaient. Tu imagines, un peu ? Revenir au concept du déluge, tel que la religion le présentait dans ses textes ? Cela au moment même où les autorités religieuses prenaient prudemment une position de repli sur ces sujets, admettant que le déluge biblique, par exemple, n'était peut-être qu'une création de l'inconscient collectif !

— Exact : c'était une rupture. Mais il faut admettre aussi que la science progresse souvent à la suite de l'apparition de nouveaux modèles proposés par des chercheurs qui ont exploré des terres laissées vierges aux confins de tel ou tel domaine scientifique. Curieusement, le processus normal de la vie scientifique conduit dans un premier temps à une réaction de rejet. Seuls les modèles qui sont suffisamment solides pour survivre sont intégrés dans ce qu'on convient d'appeler la science, et les modèles rejetés sont souvent qualifiés de pseudo-science.

— Tu ne crois pas que les scientifiques, qui travaillaient dans le cadre des laboratoires publics, et dans les différentes autorités qui en émanaient, avaient tendance à qualifier de pseudo-science tout ce qui se faisait en-dehors de leur sphère de pouvoir et d'influence ? Un peu comme les autorités religieuses définissaient l'hérésie ? [106]

— Quoi qu'ils aient pu faire ou dire, il n'y a que l'avenir qui puisse trancher, et confirmer si un chercheur a fait de la science ou de la

pseudo-science. Aujourd'hui, si on te posait la question au sujet de son mémoire, qu'est-ce que tu répondrais?

— Je dirais que son modèle de l'explosion du noyau de la planète me paraît scientifique, car j'ai pu en vivre le fonctionnement, alors que son modèle de retour de la planète Proserpine est de la pseudo-science. D'ailleurs, en proposant plusieurs modèles, il améliorerait ses chances d'en avoir un qui fasse partie de la première catégorie.

— Je ne crois pas qu'il ait raisonné comme cela. Mais, dis-moi, tu penses que tout modèle qui est proposé et qui n'a pas encore reçu la confirmation de ses prédictions, ou qui n'a pas été réfuté, est de la pseudo-science. Par exemple la fission nucléaire était de la pseudo-science avant Hiroshima ?

— Non, bien sûr.

— Comme on entend généralement par pseudo-science quelque chose qui tente de se faire passer pour scientifique mais qui ne l'est pas, tu vois bien qu'il y a contradiction. Il faut donc revenir aux définitions de philosophes, comme Popper, qui ont circonscrit le champ d'action scientifique. Un modèle est scientifique s'il fait des prédictions et s'il est réfutable, sinon, il ne s'agit que de pseudo-science.

— Oui, c'est vrai. Mais alors, si je suis ton raisonnement, l'astrologie, qui attribue une importance particulière aux mouvements des planètes et aux conjonctions, si elle est capable d'expliquer les cycles solaires, doit être un modèle scientifique et non de la pseudo-science.

— Ah non ! Certainement pas ! Si les astrologues avaient fait la prédiction de l'influence des conjonctions Jupiter-Terre-Vénus sur les cycles solaires, on aurait pu considérer cela comme un modèle scientifique. Mais leurs explications fumeuses de l'influence sur les comportements humains, tu m'excuseras, mais...

— Mais quoi ? Tu ne crois pas qu'on puisse établir des mesures statistiques tout à fait fiables des comportements humains, et tenter de valider des modèles astrologiques avec ces instruments ?

— Cela a déjà été tenté. Si je ne me trompe pas, les résultats ont toujours été négatifs. Mais il est vrai que les astrologues ont toujours prétendu que les protocoles expérimentaux utilisés ne respectaient pas leur méthodologie [133, 252]. Par ailleurs, si l'on refaisait ces expériences en se basant sur la relation entre les positions des planètes, les cycles solaires et les effets qu'ils entraînent sur Terre, on aurait peut-être quelques résultats.

— Donc l'astrologie est un modèle scientifique en attente de validation

de ses prédictions, ou de réfutation. Comme la fission nucléaire dans les années 1930.

— J’ai l’impression que Catherine t’a converti ! Tu as de la chance que ton évêque ne soit plus là pour t’entendre.

— Paix à son âme...

— Il y a quelque chose d’amusant dans les théories de Didier Michel : le développement des connaissances scientifiques évolue plutôt suivant un modèle catastrophiste que suivant un modèle gradualiste, avec des phases de stabilité, et des phases de révolution brutale [240]. Ses vues auraient dû avoir naturellement tendance à se renforcer d’elles-mêmes.

— Alors là, ce n’est plus de la science, c’est de la méta-science.

— Ou de la récursivité épistémologique.

— Arrête ! Je ne te suis plus !

— Ce n’était qu’une référence à cette vieille pratique magique d’avant le déluge, qu’on appelait “informatique”. Mais pour rester plus terre à terre, je crois que ces théories catastrophistes pouvaient choquer le sens commun, tant il est vrai que les hommes ont tendance à ne tenir pour vrai que ce qu’ils ont eux-mêmes observé, ou ce qu’ils ont appris sur les bancs de l’école ou de l’université.

— Ce qui est intéressant dans la présentation de ses modèles, c’est que Didier Michel admettait très bien la possibilité de se tromper.

— C’est une bonne chose : la première des qualités qu’on doit attendre d’un scientifique, c’est d’accepter l’idée de se tromper. Le souhait qu’il émettait, à savoir qu’on accorde des crédits aux équipes de recherche capables de démontrer éventuellement que ses théories étaient fausses, était un gage de son honnêteté.

— Une chose était claire, en tout cas : si le risque qu’il décrivait était bien réel, alors les enjeux humains, sociaux, politiques et économiques étaient colossaux. Identifier et gérer de tels risques, au niveau d’une civilisation qui se disait avancée, aurait dû être une nécessité vitale et un challenge extraordinaire. Sans doute n’étions nous pas mûrs pour le faire à la fin des années 1980. La réaction du Vatican ne me surprend pas du tout, d’ailleurs.

— C’est vrai. L’église catholique n’a jamais tellement donné l’impression d’être en avance sur son temps...

Paul souleva le rideau qui fermait la pièce et entra.

— Dites donc, les intellos, vous ne croyez pas que vous pourriez venir

nous aider au lieu de discuter du sexe des anges ?

Jacques se défendit avec le sourire :

— Il faut penser au futur, Paul, et pas seulement au présent.

— Peut-on savoir ce qui semble vous préoccuper à ce point ? Jacques, tu n'as rien mangé hier soir, et tu paraissais sinistre.

Jacques hésita un instant, regardant du côté de Rémy.

— J'ai un problème, Paul. Tu te souviens de la découverte que nous avons faite de l'influence des planètes de la zone centrale du système solaire sur les cycles de taches ?

— Si je m'en souviens ! Je ne suis pas prêt d'oublier ce jour là !

— Une conclusion que l'on peut tirer de ce phénomène est que ces planètes ont une interaction mécanique avec le Soleil plus forte que ce que l'on pourrait calculer avec un simple effet de marée. Il s'agit probablement d'une sorte de frottement visqueux à distance, impliquant des mouvements de matière importants dans le Soleil et un échange de moment cinétique avec ces planètes. Cet effet pourrait être important sur Mercure, la planète la plus proche, et provoquer une accélération du mouvement de déformation de son orbite que nous nommons la "précession du périhélie".

— Alors, on va se prendre Mercure sur la figure ?

— Non, rassure toi. Mais cette anomalie dans la précession du périhélie de Mercure, qui a été mesurée depuis longtemps, a toujours été considérée comme une preuve de la relativité générale.

— Eh bien, s'il n'y a que cela qui te préoccupe... Dis donc, il y a une cuve à mazout pas loin d'ici, et il faudrait la vider. Tu y vas avec le tracteur et la cuve mobile montée sur la remorque ?

— J'y vais avec Rémy, il me donnera un coup de main.

Rémy conduisait le tracteur. Jacques, assis sur le garde-boue à côté de lui. Jacques l'interrogea :

— Je n'ai rien voulu dire à Paul pour l'instant. Que fait-on avec les autres ? Est-ce qu'on leur fait lire le livre de Didier Michel ?

— A mon avis, non. Ils ont été assez choqués par tout ce qu'ils ont vécu. Apprendre maintenant que tout cela était prévisible, et qu'on aurait pu éviter la situation précaire dans laquelle nous sommes, est trop pénible.

— Je pense comme toi. De plus, ils pourraient s'imaginer que ces événements vont se reproduire dans un futur plus ou moins proche, et cela pourrait leur enlever toute envie de reconstruire, de recommencer.

— Mais si Michel a vu juste, cela va sans doute se reproduire, dans cinq, dix ou vingt millénaires.

— Oui, certainement. D’ici là, plusieurs civilisations se seront à nouveau succédées dans notre région et sans doute ailleurs, car je ne peux pas imaginer que nous soyons les seuls survivants sur la planète. Mais peut-être sommes-nous seulement quelques milliers.

— Alors, comme aurait dit Lénine, que faire ?

— Dans l’immédiat, et pour plusieurs générations, je crois qu’il faut passer tout cela sous silence, et penser seulement aux moyens de recréer un groupe humain suffisamment nombreux et cohérent. Le problème est que nous détenons une connaissance, dans notre tête, ou dans la bibliothèque que nous avons pu constituer, et qu’il faudrait transmettre tout ça aux générations futures qui pourront l’exploiter.

— Je crois que le meilleur moyen est de confier ce capital de savoir à un certain nombre d’hommes, qui se chargent de conduire le groupe vers son avenir. Il nous faut recréer les bases et la structure d’un système religieux, et lui confier non seulement une mission spirituelle et sociale, mais aussi scientifique et technique.

Jacques fit la moue : la perpétuation d’un système religieux ne lui paraissait pas une nécessité absolue.

— On pourrait plutôt tenter une synthèse d’un noyau minimum de connaissances, nécessaires pour pouvoir faire émerger une civilisation scientifique. On pourrait y inclure les mathématiques, l’astronomie, quelques lois essentielles de physique et chimie, des rudiments de médecine, et intégrer tout cela dans un support écrit ou oral, suffisamment robuste pour être transmis de génération en génération, pendant des siècles.

— Oui, tu as raison. Dans les millénaires qui nous ont précédés, un peu partout sur la planète, les guerres, les révolutions, ou la volonté de dictateurs, ont entraîné la destruction volontaire des livres.

— Tu oublies le plus dangereux : c’est presque toujours au nom des religions et des idéologies que l’on a tenté d’effacer le passé en détruisant les traces écrites du savoir. Comme il est plus difficile de détruire des textes transmis par tradition orale que des livres, nous devons créer un texte poétique, qui contiendra le savoir que nous estimons essentiel pour les générations futures et le mettre sous forme codée.

— Sous forme codée ?

— Oui. Un texte qu’on puisse lire à deux niveaux, avec un sens apparent et un sens caché. Ceux qui n’ont pas reçu la clé comprennent

seulement le sens apparent, et contribuent à propager le texte. Dans le processus de transmission orale, il faut de nombreuses copies pour vérifier la stabilité du texte, et empêcher sa modification. Par contre, les individus désirant faire partie des guides du peuple ...

— Des prêtres, tu veux dire !

— Appelle-les comme tu veux. Ils devront être sélectionnés pour cela et jugés dignes par un organisme collégial. Ils recevront la clé de déchiffrage qui leur permettra de trouver le sens caché du texte.

— Ce n'est peut-être pas utile de faire cela. Tu ne crois pas que de toute manière nos successeurs devront redécouvrir par eux-mêmes tout ce que notre civilisation avait inventé. A un certain moment, de toute manière, si le progrès scientifique permet à la société d'arriver à un niveau comparable au nôtre, ne crois-tu pas qu'ils considéreront alors notre texte, nos poèmes, comme des balivernes, des traditions figées par des sauvages sans culture, et qu'ils se détourneront de tout cela ? Et si des événements font que les prêtres détenant la clé de décodage du texte disparaissent ? Le texte sans clé sera inutile.

— Non, il suffirait qu'un esprit curieux réussisse à retrouver la clé par lui-même. On pourrait choisir la difficulté de déchiffrement sans clé pour déterminer quel sera le niveau scientifique atteint par ceux qui en seront capables. On pourrait ainsi envoyer un message dans le futur, en sachant qu'il sera compris lorsque le savoir scientifique aura atteint un niveau suffisant, et pas avant.

— Que mettrais-tu dans ton message ? "Salut, c'est nous, vos ancêtres d'il y a quelques millénaires. Soyez sages, ne construisez pas d'armes atomiques !"

— De ce point de vue-là, il vaut mieux ne rien dire du tout. En tout cas, si je devais leur donner un conseil sur l'utilisation de l'atome, je leur dirais plutôt d'éviter de se lancer dans la filière surgénératrice tant qu'ils ne seront pas capables de maîtriser les problèmes de plomberie qu'elle pose ou de retraiter le plutonium. Je leur conseillerais de laisser le charbon et le pétrole là où ils sont et d'utiliser comme sources d'énergie le solaire, la biomasse, et les réacteurs nucléaires, à eau légère, ou plutôt à eau lourde. Ou d'utiliser l'énergie des centrales nucléaires pour le chauffage urbain et industriel plutôt que d'en perdre les deux tiers à chauffer les poissons et les oiseaux en la convertissant en électricité. Mais par contre il y a autre chose que nous devrions transmettre absolument.

— La Bible ?

— La Bible ! Non, je leur fais confiance pour créer tous les dieux et

toutes les religions dont ils auront besoin. Mais tu ne crois pas qu'il y a quelques dizaines d'années nous aurions pu, nous-mêmes, trouver une information particulièrement utile ?

Rémy arrêta le tracteur devant les ruines d'une maison. Dans ce qui avait dû être une cour, un piquet rouge avait été planté, devant un trou. On y voyait le couvercle d'une cuve à mazout.

— Tu as beau dire, pour le pétrole, heureusement que nous avons ces cuves, car sinon je ne sais comment nous pourrions manger. Si je devais attendre que tu aies fabriqué un gazogène pour le tracteur...

— Notre situation est différente de ce qui se passait quand il y avait cinq milliards d'hommes sur la planète.

— Bon ! Au travail, mettons la pompe en route ! Si nous n'avions pas trouvé cette pompe, il faudrait puiser le fioul dans la citerne, à la louche, comme le mois dernier. On n'arrête pas le progrès.

— C'est malin ! Tu penses que tes enfants sauront fabriquer une nouvelle pompe quand celle-ci sera morte ?

— C'est vrai. De plus, les cuves métalliques auront rouillé dans quelques dizaines d'années, et tout ce fioul va retourner à la terre.

La pompe était raccordée à la prise de force du tracteur. Elle débitait dans la cuve située sur leur remorque. Rémy regardait le niveau qui montait, dans un tube en plastique sur le côté de la cuve.

— Le niveau monte, lentement... Comme pour les civilisations. Quand il devient suffisant pour pouvoir envisager de faire des choses intéressantes, d'explorer l'espace au voisinage de la planète, de maîtriser notre environnement, boum !... Retour à la case départ.

— Oui. Sauf si...

— J'ai trouvé ! Je sais ce que tu veux mettre dans ton message. Ce que nous avons trouvé dans le bouquin de Michel. Ou une autre manière de décrire les événements que nous avons vécus, pour qu'ils sachent ce qui les attend, qu'ils puissent s'y préparer et y faire face.

— C'est cela. Il faut laisser un témoignage de ce qui s'est passé. Il faut que la prochaine fois il y ait beaucoup plus de survivants. Qu'ils mettent à l'abri tout ce dont ils auront besoin après le cataclysme. Qu'ils préparent des machines, des bâtiments spéciaux, des abris. Tout ce que nous aimerions avoir aujourd'hui pour pouvoir recommencer, au lieu d'avoir la quasi-certitude de voir nos petits-enfants ou arrière-petits-enfants revenir à l'âge de la pierre.



— Mais, avons-nous le droit de faire cela ?

— Comment ça, le droit ? Tu veux dire que Dieu pourrait bien ne pas apprécier notre volonté de transmettre cette connaissance ?

— Non, je ne pensais pas à cela. Mais si tu avais trouvé le moyen de fabriquer de l'or, est-ce que tu t'empresserais de l'écrire dans un manuel et de le rendre public ?

— Je ne vois pas le rapport.

— Admettons qu'il n'y en ait pas. Réfléchis un peu à l'évolution de l'espèce humaine : elle est arrivée au point que nous connaissons parce que la sélection d'un petit nombre d'individus par des cataclysmes a dû se produire vingt, cent ou cinq cents fois depuis l'apparition des premières races qui méritent le qualificatif d'homme. Avons nous le droit d'introduire un biais dans les éléments de ce choix, de remplacer des contraintes liées au hasard, à des configurations géographiques particulières ou peut être à une intervention suprahumaine, par une volonté consciente ? Nous avons démontré, avant le cataclysme, que nous étions incapables de vivre en paix sur la planète et de l'aménager sans la piller et déséquilibrer ses écosystèmes : avons nous le droit de pénétrer, avec nos gros sabots, dans ce merveilleux laboratoire ? L'espèce homo sapiens peut-elle se diriger seule vers son Point Omega ?

— Qui est responsable, selon toi, Eve qui a cueilli la pomme ou Dieu qui n'a pas fait les branches du pommier assez hautes ?

— C'est peut-être celui qui a laissé une échelle sous le pommier.

— Tu vois ! Alors, ne te poses pas trop de questions. De toute manière, ce n'est pas à nous de trouver les réponses mais à ceux qui, peut-être, comprendront notre message dans quelques millénaires.

— Mais comment coder ce message ?

— Nous allons y réfléchir.

La cuve était pleine. Ils arrêtaient la pompe, remirent les tuyaux sur la remorque, et repartirent vers le village. Jacques se sentait las. Aurait-il le temps de faire tout ce qu'il désirait dans les années qui lui restaient à vivre ?

***Le sixième jour du mois de Thot de l'an 3400 de l'ère de Jehaquim.***

Le roi Douris était satisfait. Le royaume était prospère, les sujets bien nourris, les animaux nombreux et gras. Certes, tout n'allait pas pour le mieux sur le plan politique. Il avait dû faire front à une révolte, conduite par son cousin Vanis, qui avait réussi à soulever une bonne partie du clergé. Les prêtres, à l'exception de ceux de Ramu, n'aimaient pas Douris. Son père, Antinès, avait été grand prêtre du temple de Ramu. Lorsque le roi Houna était mort sans laisser de fils, deux partis s'étaient disputés le pouvoir. La majorité des prêtres s'était rangée sous la bannière de Hankil, le père de Vanis, neveu du roi Houna. Mais les prêtres de Ramu s'étaient opposés à ce dessein, et avaient imposé Antinès, leur grand-prêtre, en lui faisant épouser Hétépia, la fille de Houna. Douris avait succédé à son père, et devait faire face à l'opposition des prêtres qu'Antinès avait toujours tenus fermement. Aujourd'hui, ils s'appuyaient sur Vanis, prétendant que sa filiation, contrairement à celle de Douris, lui permettait d'accéder au trône.

Douris, comme son père, était grand-prêtre du temple de Ramu. Le culte de cette divinité, associée au Soleil, se perdait dans la nuit des temps. Mais les grands-prêtres, au nombre de douze, étaient réputés et craints dans tout le royaume. On disait que leur culte avait été fondé après le déluge par Jehaquim, un patriarche qui avait survécu au cataclysme envoyé par les dieux, en s'embarquant sur un bateau, avec sa famille et un couple de chaque espèce d'animal. On disait aussi que les prêtres de Ramu détenaient un savoir mystérieux, qui remontait aux temps anciens, avant le déluge. Ils étaient chargés des tâches administratives du royaume, mesuraient les domaines agricoles, calculaient les impôts. Ils étaient également les architectes des rois, et conduisaient leurs chantiers. Douris, comme les douze grands-prêtres, connaissait l'origine de ce savoir, et aussi son contenu. Il savait que le devoir le plus absolu de tous les grands-prêtres de Ramu était de transmettre à leurs successeurs, et seulement à eux, la clé permettant d'interpréter les cent mille vers du texte sacré Bandutiva. Il était d'ailleurs impossible d'accéder au grade de grand-prêtre si l'on ne connaissait pas par coeur l'ensemble du Bandutiva : les postulants mettaient généralement plus de vingt ans pour y parvenir. Le culte de Ramu était considéré dans le royaume comme un élément étranger, car il y avait été introduit deux siècles plus tôt seulement. Auparavant, il fleurissait dans un pays lointain, au Nord, dans lequel, disait-on, les prêtres de Ramu

avaient réalisé des constructions exceptionnelles, avec des pierres d'un poids colossal, en employant quelques-uns de leurs secrets.

Douris était inquiet. Il avait dû fermer les temples, à l'exception de ceux de Ramu, pour briser la rébellion. Il sentait que ses ennemis étaient prudents, et ne s'opposaient pas à lui ouvertement, mais qu'ils ne perdaient pas une occasion de pousser leurs partisans. Ils réclamaient sans cesse la réouverture des temples, afin de percevoir à nouveau les redevances et de réaffirmer leur pouvoir. Douris savait que, tant qu'il serait vivant, il tiendrait bon, mais il doutait de la fermeté de ses successeurs. Il s'ouvrit de ses réflexions à Philitis, son architecte et conseiller, qui était comme lui grand-prêtre de Ramu.

— Notre religion et notre savoir ont traversé les siècles, depuis l'époque où Jehaquim nous a appris le Bandutiva. Il y a eu des périodes difficiles. Nous avons été pendant trois millénaires le phare de la pensée de l'humanité. C'est nous qui avons guidé les tribus à l'époque où les hommes étaient très peu nombreux, et organisé la reconquête de la Terre abîmée par le déluge. Nous avons bâti des royaumes puissants. Mais ne penses-tu pas, Philitis, que notre religion va maintenant disparaître ? Nous avons beaucoup d'ennemis qui jalourent notre puissance. Nos prêtres ont tendance à oublier leur mission et ne cherchent qu'à tirer profit de la prospérité qu'ils ont contribué à créer.

— Oui, ô mon Souverain. Je sais cela, et j'en ai le cœur triste.

— Vois-tu, Philitis, j'ai résolu de faire en sorte que la mission que Jehaquim nous a confiée soit accomplie, y compris dans le cas où nos prêtres s'écarteraient de leur devoir, ou en seraient empêchés par leurs ennemis, ou encore s'ils disparaissaient par la suite de violences.

— Mais comment faire, ô mon Souverain ?

— Tu sais que nous avons juré de conserver secret par devers nous le Bandutiva, et la manière de le lire. Nous avons aussi transmis, de grand-prêtre en grand-prêtre, ces objets mystérieux qui nous viennent dit-on de Jehaquim lui-même. Parmi ceux-ci, se trouvent des documents, écrits dans un langage que plus personne ne sait lire, sur des feuillets d'une matière blanchâtre, collés ensemble par la tranche. Nous savons qu'un jour, des hommes sauront à nouveau lire ces documents, et interpréter leur contenu. Nous savons qu'il s'agit de quelque chose d'extraordinaire et de terrible, mais toutes les tentatives pour comprendre les textes et les dessins de ces documents sont demeurées vaines. Nous allons donc écrire le Bandutiva, dans notre langue, et laisser dans un endroit bien caché tous ces textes, les vieux écrits de Jehaquim, et le Bandutiva.

— Mais cela nous est interdit ! On ne doit pas écrire le Bandutiva. Et seuls les grands-prêtres de Ramu peuvent se transmettre les objets de Jehaquim !

— Il nous faut agir comme si les grands-prêtres de Ramu à qui nous les destinons ne vivaient que plusieurs siècles ou plusieurs millénaires après nous. Jehaquim a dit qu'il faut attendre que la connaissance humaine ait atteint un niveau suffisant pour pouvoir utiliser ce qu'il nous a laissé. Aussi allons-nous faire en sorte que les hommes ne puissent trouver la cachette où nous mettrons ces trésors, que lorsqu'ils auront atteint un niveau de connaissances bien supérieur à ce dont le commun des hommes dispose aujourd'hui. On peut espérer que cette connaissance leur donnera la sagesse que les prêtres de Ramu ont eu jusqu'ici, et qu'ils sauront eux-mêmes interpréter ces textes, ou les transmettre à leur postérité.

— Mais si nous cachons trop bien ces objets, ils seront perdus à jamais.

— Non, Philitis. Tu vas les cacher dans le tombeau que je t'ai demandé de me construire. Je veux que ce tombeau soit plus grand et plus solide que tous ceux qu'on a construits jusqu'à présent, y compris ceux de mon père et de mon grand-père.

— Pardonne-moi de te rappeler des souvenirs douloureux, mais je pense que, pour ton grand-père, tu veux parler du tombeau que ton père lui a construit après l'effondrement du tombeau dans lequel il avait été inhumé à l'origine.

— Oui, c'est cela. Je sais que tu ne manques pas une occasion de me rappeler que ton prédécesseur Askhef, l'architecte de mon père, a commis une erreur terrible en voulant rajouter au premier tombeau de mon grand-père un parement de pierres dures sur de mauvaises fondations. L'effondrement du tombeau a provoqué la tristesse dans le royaume. Mais le peuple n'a pas voulu que mon grand-père reste sans sépulture : il a accepté tous les efforts qui lui ont été demandés pour qu'en plus du tombeau de mon père on reconstruise un nouveau tombeau pour mon grand-père.

— Oui, et c'est toi, ô mon Souverain, qui viens de terminer ce tombeau. Ainsi nous avons appris que nous pouvions faire encore plus grand que ce qui était fait dans le passé. Le tombeau que tu peux construire pour toi maintenant pourrait être plus haut et plus majestueux que ceux de ton père ou de ton grand-père.

— Je veux que mon tombeau puisse durer au moins dix millénaires, qu'il soit indestructible, ou du moins que sa destruction implique un tel effort que n'importe quel souverain renonce à le faire. Tu construiras dans

ce tombeau des chambres secrètes, dans lesquelles tu mettras les objets sacrés. Tu y mettras aussi tout ce qui caractérise notre royaume : l'histoire de notre peuple, de notre religion, et le plan du monde tel que nous le connaissons. Tu feras écrire toutes les histoires, tous les contes, toutes les traditions du peuple ou des grands. Tu feras aussi mettre par écrit toutes les connaissances de nos savants, de nos médecins, de nos astronomes, et tu disposeras tout cela avec les objets sacrés. Tu disposeras le plan de mon tombeau de telle sorte qu'un ignare ou un voleur, cherchant au hasard ou avec la force brutale, ne puisse accéder à ces objets. Mais tu laisseras bien en vue des indices permettant à des hommes ayant la connaissance des mathématiques, de l'architecture, de la physique et de l'astronomie, telles que nous l'enseigne le Bandutiva, de trouver les chambres secrètes et les objets qu'elles contiennent.

— Mais si le Bandutiva se perd, dans quelques siècles, comment les hommes accéderont-ils aux connaissances qu'il contient, qui seront nécessaires pour découvrir la clé de ces chambres secrètes, ô mon Souverain ?

— Ils les retrouveront tous seuls, petit à petit. S'ils découvrent la clé qui permet d'accéder à ce que nous leur laissons, alors ils auront atteint le niveau que seuls aujourd'hui les grands-prêtres de Ramu se transmettent. Ils mériteront alors d'accéder à cette connaissance. Le désir de Jehaquim sera alors respecté et nous aurons accompli notre mission. Tu mettras aussi mon corps, et celui de ma mère bien aimée Hétépia, dans les chambres secrètes que tu construiras. Mais tu laisseras une chambre facile d'accès, que des pillieurs trouveront sans problème, et tu y mettras un sarcophage dans lequel tu disposeras un corps de la même taille que le mien, pour les leurrer.

— Mais, ta mère Hétépia a été inhumée, dans son sarcophage, dans une riche tombe du plateau de Gousen. Pourquoi ne pas l'y laisser reposer ?

— Sa tombe n'est pas assez bien défendue contre les voleurs. Je veux que son corps soit aussi éternel que le mien, même si une crise terrible secoue le royaume après ma mort.

— Je vais prendre les dispositions nécessaires. Je viendrai te soumettre mes plans d'ici peu. J'avais déjà songé à te construire un immense tombeau sur le plateau de Gousen. Depuis cinq ans déjà, à chaque crue de notre fleuve le Nabil, lorsque les campagnes sont impraticables durant trois mois, nous envoyons tous les hommes qui ont de dix-huit à vingt-cinq ans sur les carrières pour tailler des blocs de pierre : cent mille d'entre eux sont à l'oeuvre actuellement et les pierres qu'ils taillent sont entassées sur le plateau de Gousen en prévision de la construction de ton tombeau.

— Oui, c'est une mesure qu'avait déjà prise mon père Antinès, et avant lui Houna, et d'autres rois encore dans des temps plus anciens. Ces jeunes hommes apprennent ainsi la discipline, sous le contrôle des officiers de mon armée, au lieu de boire de la bière et de se disputer lors de ces périodes d'oisiveté. Et nous obligeons chaque équipe de quarante hommes à compter pour moitié des hommes du Nord du royaume, et pour moitié des hommes du Sud. Ainsi ils apprennent à se connaître et à se respecter, et cela fait plus d'un siècle que nous n'avons pas eu de troubles entre le Nord et le Sud. Notre royaume est bien unifié maintenant, dans les campagnes et les villes, mais aussi dans les coeurs.

— C'est une sage mesure, ô mon Souverain. Tu sais que le travail de taille des blocs avance très vite, sur le plateau de Gousen, car le rocher se présente en couches horizontales de l'épaisseur voulue. Il suffit de tailler les blocs sur les côtés et de les détacher. Nous disposons déjà d'un stock de blocs important. Mais si nous voulons te faire un tombeau gigantesque, je te propose d'attendre quelques années encore, pour que nous puissions accumuler encore plus de blocs, et refaire tous les calculs, car ce chantier va être difficile à conduire. Après, nous commencerons à bâtir, et je pense que le nombre d'hommes nécessaire, pour monter les blocs et les mettre en place, sera compris entre cinq mille et dix mille, travaillant en permanence sur le chantier. Nous disposons de trois mille hommes affectés en permanence aux chantiers royaux, mais il faudra leur adjoindre de deux mille à sept mille hommes, suivant les périodes. Puis-je utiliser ton armée pour cela, ô mon Souverain ?

— Oui, Philitis, tu peux. Cela leur fera un exercice qui les maintiendra en bonne condition. Si le royaume est attaqué, il leur suffira de quitter le chantier et de reprendre les armes.

— Tu es grand, ô mon Souverain. Qu'il soit fait selon ta volonté.

***25 avril 1994 de l'ère de Isha.***

Jean-Gilles Goidillon était inquiet. Cela faisait maintenant deux ans qu'il travaillait sur ce projet, et l'espoir d'aboutir n'avait jamais été aussi élevé, en même temps que le risque de ne trouver que du vent... Il avait travaillé longuement sur les plans du monument funéraire du roi Douris. Il avait étudié tous les textes qui parlaient de lui, ou du culte de Ramu. mais il ne restait pas beaucoup de traces, en dehors de ce gigantesque monument qui dominait le plateau de Gousen depuis cinq millénaires. Plus il analysait les formes du monument, ses structures interne et externe, les dimensions de ses faces, de ses couloirs, plus il comprenait qu'il y avait là un message, une suite de coïncidences géométriques ou mathématiques qui ne pouvaient pas être dues au hasard. Il y avait aussi l'extraordinaire science des matériaux, de leur résistance, de la manière de les placer, dont l'architecte avait fait preuve, et toujours ce double langage... Jean-Gilles connaissait suffisamment bien maintenant le culte de Ramu ou certaines philosophies qui s'en réclamaient, qu'on retrouvait à travers les siècles sous des formes qui variaient, dans des endroits différents de la planète. Toujours réapparaissait comme un leitmotiv cet élément caractéristique : les prêtres qui laissaient derrière eux des témoignages, écrits ou architecturaux, n'employaient jamais un élément de base pour une fonction et une seule. Leur règle devait être que tout doit avoir une double fonction, un double sens : le visible et le caché.

On trouvait déjà la trace du culte de Ramu, huit millénaires plus tôt, dans des monuments constitués d'énormes blocs rocheux, sur lesquels des symboles solaires étaient gravés. On suivait la progression jusqu'à l'époque de Douris, qui avait sans doute été suivie d'une époque difficile, où d'autres cultes avaient pris le dessus. On retrouvait l'influence de Ramu plus de mille ans plus tard, à l'époque du roi Odiapé. Peu après, le prophète Moussa avait jeté les bases d'une nouvelle religion, fortement inspirée des idées et du rituel de Ramu. On pensait que Moussa était un grand-prêtre du culte de Ramu. Un millénaire et demi plus tard encore, le prophète Isha instruit lui aussi auprès des prêtres de Ramu, avait introduit une réforme hardie, un nouvel enseignement religieux. Dans les paroles qu'on lui prêtait se trouvaient des éléments nouveaux, ainsi que des descriptions de fin du monde, dont on disait qu'elles étaient enseignées en secret par les prêtres de Ramu. Les disciples de Isha avaient réussi à convaincre un grand nombre de gens de la vérité de leurs croyances. Trois siècles après lui, la religion fondée sur ses enseignements devenait la religion officielle du

grand empire de Grund. On avait d'ailleurs commencé, peu de temps après, à compter les années à partir de la date présumée de sa naissance. Toutefois, la religion officielle avait été largement modifiée par rapport à l'enseignement de Isha pour intégrer des éléments religieux disparates venant de différentes régions de l'empire. Les prêtres de Ramu, qui restaient puissants dans les états de l'Ouest, étaient entrés en conflit avec les nouvelles autorités religieuses, car ils désiraient retrouver la pureté des idées de leur culte. Ils avaient été mis en minorité, et chassés vers un pays du Nord, celui dans lequel ils avaient établi leur culte sept millénaires plus tôt. D'autres prêtres de Ramu continuaient la tradition dans les régions situées vers le lever du Soleil. Ils avaient tenté de réagir contre la tendance polythéiste et les cultes primitifs imposés par les adorateurs de Isha. On pouvait penser que le prophète Jehan, qui vécut six siècles après Isha, connaissait les doctrines de Ramu, et qu'il s'en inspira lorsqu'il fonda une nouvelle religion qui reprenait la simplicité et la pureté doctrinale du culte de Ramu. Plus tard, à l'époque des grandes guerres entre les partisans de Isha et ceux de Jehan, des prêtres de Ramu étaient revenus de leur lointain exil nordique, pour créer des ordres monastiques puissants qui avaient laissé un ensemble de bâtiments religieux exceptionnels et avaient tenté de rapprocher les religions de Isha et de Jehan, mais sans succès. Chaque fois que l'idéal des prêtres de Ramu avait pu se développer et s'imposer, on constatait au moins un millénaire de développement des arts, des sciences, et l'éclosion de royaumes puissants. Ils laissaient généralement derrière eux des monuments extraordinaires, en témoignage de leur savoir et de leur capacité à mobiliser les rois et leurs sujets.

Jean-Gilles avait étudié l'architecture. Il s'était passionné pour certains monuments anciens et avait vite découvert que les plus beaux d'entre eux portaient d'une manière évidente la marque d'un savoir unique en arithmétique et en géométrie. Il avait fait le rapprochement avec le culte de Ramu, et se passionnait maintenant pour les réalisations des prêtres architectes de cette divinité. Le tombeau du roi Douris était l'un de ces monuments, sans doute l'un des plus extraordinaires par la taille, le travail qu'il avait exigé, et les techniques employées. Il avait étudié longuement les plans et le monument lui-même.

Petit à petit, Jean-Gilles avait remonté le puzzle. Ce qui était extraordinaire, c'est qu'on pouvait assembler le puzzle à l'endroit, en employant la face visible de chaque fonction. Mais on pouvait aussi retourner à l'envers chacune d'elles, et assembler le puzzle d'une manière différente, et lui donner un sens complètement différent. Au début, il avait cru au hasard, ou à une illusion intellectuelle : après tout, ne trouve-t-on pas toujours d'une manière ou d'une autre ce qu'on cherche ?



Puis il avait pris goût au jeu. Lorsqu'il manquait une fonction, il cherchait parmi les pièces de puzzle inemployées, les retournant mentalement, et souvent il trouvait ainsi la manière de la mettre en place. Petit à petit, il avait déchiffré le message que l'architecte avait voulu faire passer dans le futur. Il pensait maintenant avoir trouvé. Il avait dû reconstituer la manière dont le monument avait été construit, analyser une quantité de détails. Il savait maintenant que les chambres internes qu'on pensait être les appartements funéraires du roi Douris n'étaient que des leurres : il y avait une chambre secrète. Le plus extraordinaire, justement, était que l'architecte avait volontairement laissé en évidence certains détails apparemment anodins, mais qui, retournés sur leur face cachée, permettaient de confirmer l'autre manière de construire le puzzle. Il avait indiqué par là, sans erreur possible, la position de la chambre secrète.

Jean-Gilles avait eu la chance de rencontrer Camille Pavans. Ce chercheur avait mis au point un appareil qui permettait de détecter la présence de cavités dans la pierre. Ensemble, ils avaient convaincu les autorités d'analyser le tombeau de Douris, et ils avaient pu confirmer la présence de la cavité supposée. Jean-Gilles avait bien compris que ces chambres n'avaient pas été obturées au moment de la construction du monument, mais plus tard. Il avait donc déduit qu'il devait y avoir un couloir d'accès. L'analyse des blocs de pierre du monument, de la position de leurs joints, lui avait permis de trouver ce couloir. Il fallait maintenant sortir un par un les blocs de maçonnerie qui muraient le couloir sur toute sa longueur. Ils étaient scellés au mortier, et il fallait employer une perforatrice pour les disloquer et les sortir.

La perforatrice des carriers rencontra le granit, et le son devint différent, résonnant dans tous les blocs de pierre autour d'eux. Cela faisait deux mois qu'ils se frayaient un chemin à travers le calcaire du monument funéraire du roi Douris, en direction de la cavité repérée par le nouveau procédé de Camille Pavans. Ce dernier, qui se tenait à quelques mètres en arrière, commanda aussitôt l'arrêt. Le forage reprit, au ciseau, afin de ne pas risquer d'introduire de l'eau dans la chambre. Quelques heures plus tard, les carriers avaient dégagé l'extrémité d'un bloc de granit, d'un mètre et vingt centimètres de côté.

Le lendemain, tous les officiels étaient là pour l'ouverture. Jean-Gilles avait cherché toute la nuit la manière d'enlever ce bloc de granit sans le briser, et avait trouvé la présence de gonds sur le côté. Il suffisait donc de pousser au bon endroit avec un vérin.

***12 juin 2030 de l'ère de Isha.***

Cyril Desvignes était le responsable du programme DILUVIS au Ministère de la Protection Civile d'Euriskadi. Le programme avait été lancé vingt ans auparavant, mais était loin d'être achevé, puisqu'on avait planifié des travaux sur un siècle. On pouvait même être certain qu'à ce terme, on trouverait judicieux de doubler ou tripler les installations. Trente-six ans plus tôt, en 1994, Jean-Gilles Goidillon avait découvert les chambres secrètes du tombeau du roi Douris. On en avait retiré une quantité de documents écrits. Certains dataient de l'époque de Douris, et l'on avait pu les déchiffrer rapidement. L'un de ces documents était constitué d'une suite de poèmes, représentant plus de cent mille vers. Leur sens n'était pas clair : il s'agissait sans doute de documents cryptés. D'autres étaient rédigés dans une écriture inconnue, et il avait fallu cinq ans à des spécialistes, s'aidant de puissants ordinateurs, pour les décoder. En 1999, on avait enfin pu traduire l'ensemble des livres mystérieux contenus dans ce tombeau. Certains constituaient une mine d'informations historiques sur des temps très anciens dont les historiens ignoraient à peu près tout. A ce titre là seulement, c'était une découverte fabuleuse. On avait lu avec étonnement de nombreux textes qui faisaient référence à un cataclysme nommé "déluge", qui avait anéanti la quasi totalité de la race humaine. L'un de ces livres mentionnait même une civilisation encore plus ancienne, nommée l'Atlantide, et qui aurait été détruite également par un cataclysme. On avait trouvé aussi un texte, apparemment écrit vers la fin de sa vie par un écrivain nommé Jules Verne, qui décrivait d'une manière étonnante un grand cycle de civilisation [148].

La surprise avait été grande lorsqu'on avait constaté que d'autres livres étaient des traités scientifiques d'un niveau très élevé, qu'on pensait ne jamais avoir été atteint dans le passé de l'humanité. L'un des livres était un livre religieux, qui relatait l'histoire de civilisations ayant vécu dans les millénaires qui avaient précédé le cataclysme. Il parlait d'un dieu appelé Yahvé, d'un autre nommé Christ, citait de nombreux prophètes, dont un nommé Jésus, et parlait même d'un autre déluge qui aurait eu lieu dans des temps encore plus reculés. Un autre livre, écrit à la main, avait été également déchiffré : il avait été écrit par une femme, Pascale, ayant survécu au déluge, et rendait compte de cet événement d'une manière très précise. Enfin, le plus surprenant était un ouvrage scientifique, apparemment écrit avant la date mentionnée pour le déluge, et qui en expliquait les mécanismes. Vers 2002, un chercheur passionné d'ésotérisme avait

découvert une manière de décoder les vers des poèmes mystérieux que le roi Douris avait fait mettre par écrit. On s'était alors aperçu avec stupeur qu'il s'agissait d'un immense traité scientifique, donnant sous forme mnémorique l'essentiel des mathématiques, de la physique, de l'astronomie et de la médecine : on aurait dit un aide-mémoire en forme de poème, comme certains étudiants en construisent pour préparer leurs examens.

La polémique avait fait rage pendant plusieurs mois. Beaucoup pensaient que ces écrits étaient des faux. On soupçonnait certaines associations, des sociétés assez fermées qui se réclamaient du culte de Ramu et du savoir des anciens architectes, de les avoir fabriqués pour se donner de l'importance. Puis les savants s'accordèrent pour reconnaître l'authenticité des documents, et des chercheurs inspirés par le sujet découvrirent une foule d'observations rendant compte du cataclysme. On découvrit aussi que de tels événements se produisaient assez fréquemment sur la planète, et des voix de plus en plus nombreuses s'élevèrent pour réclamer aux autorités des mesures de protection.

Les chercheurs avaient étudié différents modèles de cataclysme, correspondant aux descriptions trouvées dans le tombeau de Douris. Il était clair que les zones où l'on pouvait espérer survivre se situaient dans les montagnes, au minimum au dessus de cinq cents mètres d'altitude.

Une première réaction avait eu lieu au début des années 2000. Il serait difficile de dire si les travaux scientifiques menés sur les thèmes catastrophistes y étaient pour beaucoup, mais on avait vu les zones montagneuses petit à petit se repeupler. Les pouvoirs publics, alarmés par la création de zones désertiques sur le territoire, avaient réagi par les incitations économiques appropriées. Les habitants des plaines avaient été taxés d'un impôt spécial, destiné à alléger les charges fiscales et sociales des entreprises, des artisans et des agriculteurs installés dans les zones de montagne : ce mécanisme de transfert financier, qui compensait la perte de rentabilité due à la situation économique en altitude, commençait à devenir efficace. Par ailleurs la prise de conscience du risque poussait des particuliers et des entreprises à accepter un rendement économique un peu plus bas pour s'établir en altitude, en intégrant dans les divers paramètres de leur choix le désir de survivre, biologiquement et économiquement, à un cataclysme mondial.

Plus les études menées par les spécialistes avançaient, plus l'éventualité d'un accident géophysique majeur devenait envisageable. Ces hypothèses, qui ne soulevaient que l'hilarité et les sarcasmes quelques années plus tôt, devenaient maintenant crédibles. Les probabilités annuelles envisagées par les officiels ou les assureurs, étaient passées de un pour mille à un pour dix mille. De même qu'on calculait sur la base d'une probabilité

annuelle de un pour mille le risque de “crues millénaires” des fleuves afin de calculer la hauteur des digues, on commença à envisager la construction d’ouvrages de protection. Mais la construction de digues de cent mètres de haut le long de toutes les côtes étant impossible, et sans doute peu efficace, certains proposèrent de construire des bases de repli économique et technologique dans les principales zones montagneuses du pays.

En 2009 avait eu lieu la campagne pour les élections du président des Etats-Unis d’Euriskadi. Le candidat Robert Chouraki avait confié à Cyril Desvignes, qui était alors un jeune économiste de 30 ans, la rédaction d’un programme d’action destiné à protéger du mieux possible les habitants et la civilisation d’Euriskadi lors d’un cataclysme. Cyril avait proposé de réaliser des zones de sauvegarde biologique et technologique. Il avait rédigé un programme d’action simplifié, qui avait été distribué à tous les électeurs d’Euriskadi et avait provoqué de nombreuses réactions et discussions.